

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10,
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en

Monaco, le 9 Juin 1867.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince, par Ordonnance en date du 6 de ce mois, a nommé, pour trois ans, membres du Comité des Travaux publics :

MM. le Baron Imberty, Gouverneur Général,
Président,
le Lieutenant-Colonel Antoine Bellando,
Vice-Président.
le Chevalier François Melon,
Jean Bellando,
le Chevalier Jean-Baptiste Muratore,
Charles Pensa,
Henri de Payan, Secrétaire,

NOUVELLES LOCALES.

Le Prince Charles III et Madame la Princesse-Mère, accompagnés d'une suite nombreuse, ont quitté Monaco hier soir samedi, se rendant à Nice, d'où LL. AA. SS. sont parties à dix heures et demie pour Paris par un train spécial qui les attendait.

L'Eglise de Monaco vient d'avoir de beaux jours de fête. La clôture du Mois de Marie, que l'on avait eu la bonne pensée de fixer au dimanche 2 juin, a dignement couronné cette suite de pieux exercices auxquels, chaque soir, les fidèles de tout âge et de tout rang se rendaient avec un empressement qui les honore.

Dès la veille, M. l'abbé Alivon préludait à cette grande solennité par un discours prononcé devant S. A. S. la Princesse-Mère, dans lequel l'orateur a démontré qu'il y a de l'honneur à servir son Prince, de la gloire à servir Dieu et du bonheur à servir Marie.

Le lendemain à 6 heures et demie, une procession générale a parcouru les rues de la ville, et est rentrée à l'Eglise Saint-Nicolas brillamment illuminée.

La fête de Marie est encore la fête des roses et des lilas, la fête du Printemps; c'est pour cela qu'on la célèbre au mois de mai. Et rien ne nous semble plus poétique que ce culte adressé à la Vierge dans des chapelles pleines de fleurs.

L'excellent orchestre de la Société des Bains avait prêté son concours pour cette dernière cérémonie;

il alternait avec l'orgue et les chants. Il nous a fait entendre, entre autres morceaux de musique sacrée, une *prière*, belle composition de son directeur, M. Eusébe Lucas, l'*Adoration* d'Adam, et l'*Adagio religioso* de Beethoven.

M^{me} Chompret, élève du Conservatoire de Paris, a chanté le *ô salutaris* d'Adam. M^{lle} Jeoffredy a dit un *Ave Maria* composé par M. l'abbé Alivon qui est aussi l'auteur du chœur à trois voix avec accompagnement d'orchestre.

Nous aimons ces pompes solennelles du culte catholique où les âmes s'élèvent au ciel sur les ailes de la prière, avec le chant des orgues, la fumée des encensoirs, l'éclat des flambeaux, cette triple harmonie faite de musique, de lumière et de parfums.

L'église Saint-Nicolas était trop petite pour contenir la foule; et dans ce pays, pourtant si religieux, on n'avait depuis longtemps vu pareil empressement.

La cérémonie était présidée par Monseigneur Theuret, Camérier secret de S. S. Pie IX, Aumônier de S. A. S. le Prince Charles III. La présence du Prélat ajoutait encore à l'éclat de la fête.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco, du 1^{er} au 31 mai 1867, a été de 5,719.

On se préoccupe à Nice des moyens de retenir les étrangers pendant l'été; il n'y en a qu'un, c'est un établissement de bains de mer.

A ce propos, un Niçois disait à un Anglais :

— *Nous avons* à Monaco une plage magnifique.

L'expression est juste, et ce *nous avons* ne nous paraît nullement outrepassant.

Nice et Monaco, ces deux villes sont assez voisines et, quoiqu'on ait tenté pour les désunir, vivent en assez bonne intelligence, pour associer leurs intérêts.

Grâce à cette proximité, l'une peut bénéficier des avantages de l'autre et réciproquement.

Ce n'est pas seulement une belle plage de sable fin que Nice possède à Monaco, c'est encore un établissement de bains tout créé, un établissement sans rival sur toute la côte méditerranéenne.

Les plages de Nice même, celle de la baie des Anges, voire celle de la Réserve, ne nous paraissent pas propices à un établissement de ce genre.

Au bord de la baie des Anges deux ou trois tentes se sont dressées qui attirent quelques baigneurs; mais on s'y brise les pieds sur les galets, et d'ailleurs, à peine entre-t-on dans la mer, qu'on trouve une

grande profondeur; si bien que les femmes, les enfants, et tous ceux qui ne savent pas nager sont condamnés à prendre leur bain, immobiles, à deux pas du rivage.

Ce dernier inconvénient existe aussi à la Réserve où la plage est de sable.

Il est donc plus commode de venir se baigner à Monaco. Le *Charles III* ramène les touristes à Nice. Après le bain, une promenade en mer, c'est un plaisir de plus.

Nous n'ignorons point que cette excursion ne plait pas à tout le monde. Monaco a quelques ennemis à Nice, mais ces gens-là nous remettent en mémoire cet apologue oriental :

Une fière sultane possédait une perle, la plus belle qu'on eût jamais trouvée sur les rivages de Golconde. Des confins du monde on venait l'admirer. Un jour la sultane se lassa de ces admirations qui n'étaient point tout à fait pour elle; elle donna le spectacle d'une femme jalouse du bijou qui pare sa beauté; et, de dépit, elle jeta sa perle dans la mer. Elle n'en devint ni plus ni moins belle, mais elle en demeura moins riche. Les amateurs de perles rares s'éloignèrent; et bientôt la solitude se fit autour de la fière sultane. C'est depuis lors que les femmes, mieux avisées, ne jettent plus leurs diamants à la mer.

Dans son dernier numéro l'*Illustration* publie sur le Caroubier une belle gravure. Elle est accompagnée d'un article que nous reproduisons.

Voici un arbre singulier, un végétal à part dans le nombre de nos arbres d'Europe. Ceux de sa famille qui lui ressemblent vivent au loin; ce sont les Mimosa, les Tamarins, les Casses, les Gleditschia. Il appartient à cette section de la famille des Légumineuses, dont les fleurs sont sans pétales.

Ses feuilles sont pinnées ou ailées comme celles de l'Acacia, d'un vert intense, luisant et d'une consistance de parchemin épais. La belle couleur de ce feuillage rachète un peu la mauvaise disposition de ses branches; mais en somme, on peut dire que le Caroubier, n'est pas un modèle qui puisse servir à l'art pittoresque. Toutefois, il est possible de rencontrer quelques anciens sujets dont le tronc gris, crevassé, couvert comme de grosses verrues, mérite attention; et c'est ce qui est arrivé avec le sujet que reproduit notre gravure.

Comme l'Olivier, le Caroubier croît sur les rivages de la Méditerranée, en exceptant les côtes du Languedoc et celles d'une partie de la Provence, dont la température insuffisamment chaude en hiver, le ferait inévitablement mourir; mais les touristes qui vont

passer cette froide saison à Nice, ou à Menton, rencontrent le Caroubier à chaque pas dans leurs promenades.

Et les soldats qui gardent le petit fort de Villefranche charment leurs ennui par des libations faites à l'ombre d'un de ces arbres dont la grosseur a fait appeler ce point de réunion: *L'Auberge du grand Caroubier!*

Comme dans la Casse et dans le Tamarin, la silique du Caroubier est pulpeuse. On la recueille pour nourrir les bestiaux, et les enfants aiment sa saveur sucrée; il y a même, dit-on, des pays où les pauvres paysans en font leur nourriture. C'est être bien sobre! car saint Mathieu dit que le dernier état de misère où se trouva l'Enfant prodigue fut de convoiter cette chétive nourriture:

Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quos porci manducabant.

J. B. LAURENS.

L'Illustration oublie de parler des caroubiers de Monaco qui sont pourtant les plus beaux de toute la côte. Heureusement, ces beaux arbres de notre Principauté ont été chantés par un poète, et nos lecteurs nous sauront gré de rapprocher de l'article de *L'Illustration* la description si mouvementée que M. Théodore de Banville a faite de nos caroubiers.

Il faut voir à Nice les oliviers, les rosiers et les oranges d'or; à Monaco les caroubiers.... Les caroubiers apparaissent comme le dernier vestige d'une végétation insensée, éclosent au temps où la terre enfante des monstres.... Comme les serpents fabuleux, leurs énormes racines rampent à nu sur le sol. Leurs troncs rugueux, bossus, contournés par des tortures inconnues, affectent des poses menaçantes et farouches; parfois, dans quelque ouverture de ces troncs béants, une pierre énorme, un quartier de roche tombe, et s'incruste, et vit avec la plante, où le bois et la pierre se confondent et se mêlent dans un effroyable mélange. Les uns, comme poursuivis, tournent la tête en arrière et enjambent un ruisseau qui murmure; ceux-là tendent vers le ciel des bras menaçants ou désespérés; d'autres, furieux, difformes, chimériques, se couchent à plat ventre sur la terre, cloués au sol, comme écoutant le pas d'un ennemi qui vient, et leur panache verdoyant se hérissé de crainte et d'horreur. Je crois que les caroubiers n'ont jamais lu Aristote, et d'ici à bien longtemps, ils ne se soumettront pas à la règle des unités. Ils sont beaux pourtant, mais que ne leur dirait pas un directeur de revue sur leur obstination à chercher l'étonnant, le singulier, l'in vraisemblable, le gigantesque, et à surprendre l'esprit par des combinaisons qui ne se rattachent en rien à la saine architecture! Et pour comble d'excentricité, le caroubier ne porte pas son fruit au bout d'une tige et dans un bouquet de feuilles; ce fruit sort directement du bois, dans le pli même où s'attache une branche, de telle façon que l'arbre a l'air de porter son fruit sous l'aisselle.

CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Bruxelles, le 5 Juin 1867.

Nos Chambres législatives ont fermé leurs portes. On dirait qu'ici tout le monde sent l'irrésistible besoin d'aller grossir l'Exposition de Paris. Tous les convois en partance pour la capitale de la France nous entraînent un grand nombre de personnes désireuses d'y arriver encore à temps pour acclamer leur Roi bien-aimé.

L'état sanitaire, malgré la chaleur accablante dont nous sommes gratifiés, est entièrement satisfaisant. Les médecins et les pharmaciens pourraient à leur aise se mettre en villégiature. Espérons que cette année nous ne reverrons plus le terrible fléau qui a laissé de si poignants souvenirs.

Les concerts et les théâtres des faubourgs attirent la foule tous les soirs. On est heureux de pouvoir aller respirer le frais tout en se récréant l'esprit.

On se préoccupe beaucoup ici du sort réservé aux travaux relatifs à l'assainissement de la Senne. Ces travaux ne marchent pas, et l'on se demande si l'entreprise tout entière ne finira pas par être abandonnée. Il paraît qu'en ouvrant près de la rue du Marché une tranchée à l'effet d'y établir le collecteur, on a atteint des sables mouvants; sous ces sables, s'étend une masse d'eau considérable; cette eau a fait invasion de tous les côtés et les maisons voisines se sont affaissées. Grande terreur des habitants, réclamations et procès. L'affaire en est là. On dit que la Compagnie anglaise est en instance pour obtenir de placer le collecteur un peu moins bas. Mais beaucoup de personnes persistent à croire que c'est là le commencement de la fin. Imagine-t-on une Compagnie de ce genre, qui, avant de soumissionner l'entreprise, ne ferait procéder à aucun sondage! On ne peut pas y croire. On parle aussi de commissions énormes que plusieurs personnes prétendraient leur avoir été accordées par les Anglais et qui pourraient bien donner lieu à des débats publics. Pour nous, nous n'avons qu'à nous mettre à la fenêtre pour regarder et nous amuser. Si l'entreprise n'aboutissait pas, il est probable qu'un revirement se produirait dans le corps électoral à l'endroit de notre collège échevinal. L'assainissement de la Senne est une de ces questions qui tuent une administration, lorsqu'elles n'en font pas la gloire.

Après un débat très-animé, l'assemblée générale de l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales a rejeté, par 27 voix contre 25, la proposition de tenir à Paris le congrès de 1867. A la suite de cette décision les membres du conseil d'administration ont donné leur démission séance tenante.

Cette association, comme toutes les sociétés qui ne donnent pas des résultats immédiats, mourra bientôt. On ne trouve jusqu'ici nulle part des traces du bien qu'elle a pu faire. Vous savez que dans cette association l'on se contente de discuter sans jamais prendre de résolution.

Le journal *la Charité* ne paraîtra plus régulièrement. M. le Dr Van Holsbeek a cessé d'en être le rédacteur principal.

Il paraît que depuis la publication du règlement auquel devront se soumettre les gardes civiques qui iront en Angleterre, les inscriptions ont complètement cessé. Cette garde-civico-manie cessera bientôt. Nous avons bien vu d'autres insanies auxquelles les peuples sont sujets, disparaître rapidement pour ne plus jamais revenir.

GEORGES HENRI.

VARIÉTÉS.

MALHEUR AUX TIMIDES!

NOUVELLE.

Maitre Aristide Bergon fut, en son temps, le plus brillant notaire de sa petite ville. Disons vite, pour atténuer la magnificence de cette épithète, qu'il en était le seul. Charmant compagnon, il oubliait volontiers, sur le seuil de son étude, sa dignité d'homme officiel. Avenant, doux, gai, familier, populaire, vulgaire, il visait parfois à l'esprit, comme un chasseur maladroit vise le gibier; et sa loquacité maniait le paradoxe avec plus d'entêtement que de bonheur. On l'écoutait pourtant, car Aristide était le seul causeur de la localité. Ah! comme il raillait galamment les plus saintes institutions sociales. Le mariage était son thème favori (M. Bergon était célibataire). Ah! le mariage! Aristide savait par cœur toutes les plaisanteries surannées écrites et dites sur ce sujet; il les récitait avec conviction et, chaque fois qu'il réussissait à formuler ses épigrammes avec une variante nouvelle, le

bon M. Bergon s'offrait en récompense une copieuse prise de tabac. Ainsi le nez du notaire bénéficiait de l'ingéniosité de son esprit.

Cependant, en dépit de ces divagations anti-matrimoniales, peut-être même à cause de cela, les compatriotes de notre notaire ne laissaient pas que de se marier. Envieux de la prospérité d'une ville voisine, qui comptait quelques douzaines d'habitants de plus que la leur, et jaloux de combler cette différence, ils se mariaient tous en masse, par amour-propre. Oh! l'esprit de clocher!

Sous ces avalanches de contrats, la fortune du notaire faisait la boule de neige, les honoraires s'accumulant tous les jours. Ils s'accumulèrent tant et tant que la ville d'Aristide fut bientôt plus peuplée que la ville voisine.

Maitre Bergon consentait à s'enrichir en mariant les autres, mais il restait garçon: « sur le bord de l'abîme » disait-il en riant.

Jeune encore, riche, passant, à tort ou à raison, pour le bel esprit local, le notaire jouissait parmi ses compatriotes d'une très-grande considération. Les femmes le traitaient d'aimable original; les bonnes mères de famille guettaient sa fortune pour leurs filles et, dans la ville, il n'était pas, que je sache, de jeune personne qui ne désirât convertir Aristide au mariage, et profiter de la conversion.

En ce temps-là, la fine fleur de la bourgeoisie se réunissait, le soir, chez le banquier Laissac, l'ami d'enfance de Bergon. Dans ces réunions intimes, le notaire brillait de tout son éclat. Les sujets de conversation sont vite épuisés dans un salon de province; le chapitre des médisances a une fin comme tous les chapitres; comment tuer le temps? le piano possède bien quelques virtuoses infatigables, mais il lasse bientôt l'auditoire; seuls les jeunes gens aiment la danse et l'on ne peut pas toujours danser. Dans les moments de lassitude et d'ennui, Bergon était la providence loquace de ces soirées. Fier de sa réputation de spirituel causeur et jaloux de la soutenir, il avait depuis longtemps compris la nécessité de varier et d'étendre son répertoire. Dans ce but, il s'était abonné à divers petits journaux de Paris où, deux fois par semaine, il trouvait un esprit tout fait qui lui permettait, le soir, d'improviser les anecdotes et les bons mots dont il régalaient son auditoire.

— Décidément monsieur Bergon est un homme charmant, disaient les femmes tout haut. Cet éloge, M^{me} Graisset se le répétait tout bas.

M^{me} Graisset était une adorable veuve de vingt-cinq ans, très-jolie et fort riche, sœur du banquier Laissac. Avant son mariage, elle voyait souvent Aristide chez son frère; et les fins observateurs de la ville purent croire, un instant, maître Bergon vaincu par ses beaux yeux. Cependant le notaire ne se déclara point et M^{lle} Laissac se maria.

Aristide, qui avait la migraine, ce jour-là, rédigea tristement le contrat, reçut ses honoraires en soupirant, et promena à travers le bal une figure désolée. Mais les tristesses du notaire, l'homme le plus gai de la ville, ne duraient guère. Un an après, il minait en souriant le testament du mari qui mourut en quelques heures.

Maitre Bergon, qui avait laissé le jeune ménage jouir en paix de son bonheur, se fit un devoir d'adoucir la douleur de la jeune veuve. Il devint son ami le plus dévoué, le compagnon de sa solitude, et, de nouveau, les fins observateurs prédirent la défaite du notaire. Aristide, pensaient-ils, demandera la main de la jeune femme, au terme du deuil prescrit par la loi et les convenances. Mais, le délai expiré, deux ans se passèrent et M^{me} Graisset était toujours veuve.

Certes, elle ne manquait pas de soupirants, et beaucoup eussent brigué l'honneur de la conduire à l'église en passant par la mairie; mais, comme il arrive presque toujours dans les choses du cœur, M^{me} Graisset ne faisait nul cas de tous ses prétendants et accordait toutes ses attentions au seul homme qui ne songeât pas à les demander.

La jeune veuve ne manquait à aucune soirée de son frère le banquier. Si le notaire était absent, elle s'isolait dans un fauteuil, maussade ou rêveuse, ne prêtant qu'une oreille distraite aux commérages, dédaignant de sourire, comme si elle eut oublié qu'elle avait les dents belles. Mais que le notaire entrât, soudain la gaité de M^{me} Graisset de reparaitre; dès que Bergon ouvrait la bouche, elle devenait attentive, prenant sa part de la gaité générale et applaudissant à la verve toujours intarissable et toujours nouvelle du trop heureux tabellion qui, pareil aux laboureurs de Virgile, ignorait son bonheur.

Si, comme il arrivait parfois, Bergon restait le dernier dans le salon de M. Laissac, M^{me} Graisset redoublait pour lui de minauderies gracieuses, de charmants sourires. Elle s'efforçait de prendre ce cœur rétif dans les lacs de sa coquetterie. Peine perdue, pièges inutiles, Aristide ne s'apercevait de rien. Le cœur de la jeune veuve était un livre d'amour ouvert sous les yeux du notaire qui ne savait pas lire. Cependant M^{me} Graisset n'épargnait pas ces avances décentes, les seules que puisse faire à une femme la femme la plus éprise. Quand l'heure des commérages avait cessé, tous les visiteurs partis, le banquier assoupi dans un coin du salon et préluant au sommeil par un ronflement sonore, elle attirait l'homme d'esprit sur une causeuse, tâchait d'amener la conversation sur les liens de la société et ceux plus resserrés de la famille; elle vantait les douceurs de la vie domestique, faisait l'éloge du mariage, guêtant l'occasion de passer du général au particulier. Tous ces discours, la jeune femme les accompagnait de sourires ingénus et fins, de regards chargés d'amour; mais le notaire hésitait, balbutiait, ouvrait sa tabatière et répondait par une lourde plaisanterie qu'il prenait pour un trait brillant. M^{me} Graisset se mordait les lèvres de dépit. Le lendemain, elle gardait un moment rancune au notaire, faisant parade d'opinions contraires aux siennes, niant la vraisemblance de ses anecdotes, lui décochant parfois des mots piquants auxquels le bonhomme ne répondait que par un sourire béat qui passait pour l'expression d'une fine galanterie. Tout à coup, par un revirement de système, l'admiration pour le bel esprit de clocher reprenait le dessus dans le cœur de la jeune femme. Les âmes aimantes et sincères ne peuvent jouer longtemps ce jeu cruel du dépit. A tout prix M^{me} Graisset voulait conquérir son notaire qui, grâce à ses opinions anti-conjugales, avait pour toutes les femmes l'attrait du fruit défendu. Elle espérait trouver enfin le défaut de cette cuirasse d'indifférence; elle voulait vaincre cette obstination à ne rien comprendre, à ne rien voir; elle redevenait pour lui charmante et gracieuse comme malgré elle. Les épigrammes aiguës par son esprit tombaient de ses lèvres métamorphosées en madrigaux auxquels Bergon répondait par le même sourire béat, sourire de fat qui signifiait, tantôt: que me font vos critiques, elles ne sauraient m'atteindre; tantôt: j'attendais ces éloges, je les mérite.

Ainsi ni les calineries félines, ni les mutines moudes d'enfant gâté, ni les regards attendris, ni les mouvements d'un amoureux dépit, ni les sourires les plus encourageants, rien ne pouvait entamer l'épiderme du notaire qui ressemblait à ces hommes dont parle le psaume biblique; il avait des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre.

Parfois, dans ses tête-à-tête avec le notaire, à bout d'habiletés oratoires, lassée de patience, elle se voyait sur le point de perdre la tête, elle qui déjà n'était plus maîtresse de son cœur. L'envie lui prenait alors de crier au notaire: vous ne voyez donc pas que je vous aime! mais elle craignait de compromettre son amour en le déclarant. Elle savait que les hommes n'aiment bien que ce qu'ils ont eu la peine de désirer. D'ailleurs le respect humain et cette adorable pudeur, qui sied tant aux jeunes femmes, étouffait toujours dans sa poitrine ce cri de son cœur. De guerre lasse, M^{me} Graisset, lassée du veuvage, et voulant d'ailleurs se guérir de cet amour stérile, se résigna à choisir entre les nombreux aspirants à sa main. Elle accepta le nom de

M. de Girvais, banquier correspondant de son frère.

Quelque temps après ce mariage, un matin, en s'éveillant, la ville apprit la mort subite du notaire.

Les collatéraux se réunirent en toute hâte à la maison mortuaire, vêtus de deuil et le visage épanoui; crêpe au chapeau, sourire aux lèvres; l'œil brillant de convoitise, le front mélancoliquement penché, comme il convient à d'honnêtes héritiers.

On fouilla les paperasses, on sonda les tiroirs, on bouleversa l'étude; nulle trace de testament; et déjà les collatéraux méditaient un partage à l'amiable, lorsqu'on découvrit une lettre soigneusement cachetée et portant cette souscription:

A Madame de Girvais.

M^{me} de Girvais habitait la campagne avec son mari, quand on vint lui apprendre la mort de maître Bergon et lui apporter la lettre posthume. On devinera sans peine l'étonnement de la jeune femme, en lisant cette épître écrite d'un style peu familier aux notaires, et d'une éloquence ampoulée comme la première lettre d'amour d'un rhétoricien. Le caractère du bon Aristide s'y révèle sous un jour tout nouveau.

Ma chère Berthe,

Ceci est mon testament: je lègue toute ma fortune à vos enfants. Quel sentiment m'inspire cette résolution? vous allez le connaître; cette lettre est une confession, un aveu.

On ne m'a jamais connu tel que je suis. Vous m'avez souvent entendu médire du mariage et de l'amour; mais, au fond, je n'ai jamais été qu'un fanfaron de scepticisme. Oui, j'ai aimé, mais tous mes amours sont restés enfouis dans mon âme, diamants perdus. Jamais aveu brûlant n'osa monter de mon cœur à mes lèvres. Jamais femme n'a tressailli au son de ma voix émue. J'aimais intérieurement, en silence. L'ardente lave de la passion a bouillonné dans ma poitrine de jeune homme, mais ce volcan d'amour n'eut jamais d'éruption. Laissez-moi vous raconter ma vie; l'histoire de mon éducation vous expliquera peut-être mon caractère. Dès mon enfance, j'ai subi l'influence d'une tante dévote et d'un oncle sévère jusqu'au rigorisme. Cette famille de puritains étouffa de bonne heure en moi tout sentiment autre que celui de la règle et du devoir. L'esprit encore sous l'impression de cette rigidité paternelle, j'allai à Paris pour faire mon droit. En arrivant dans la grande ville, mon premier soin fut d'y louer une pauvre chambre d'étudiant où je me claquemurai dans l'étude comme anachorète en Thébaidé. Ma volonté, obstinée au travail, à l'isolement, au silence, sevrant mes lèvres des fruits dorés et des plaisirs de la jeunesse. Absorbé par la méditation des Pandectes, des Institutes et du Digeste, je fermai mon oreille à tous les grelots de la folie qui tintaient au dehors dans les vieilles rues du quartier latin et sous les verts ombrages de la closerie des lilas.

Je restai trois longues années dans mon réduit modeste et laborieux et, pendant trois ans, le seuil de cette chambre resta vierge d'un pied de femme. Mes sérieuses occupations tenaient mes sens endormis; en moi la pensée étouffait la sensation. Après d'heureux examens, mon diplôme de licencié en poche, je retournai au pays, et mon oncle, qui voulait m'établir convenablement, me produisit dans diverses réunions. D'abord j'y figurai tristement. On n'apprend guère le monde à l'école de solitude. Cependant la seule vue d'une jeune fille me jetait dans une sorte de pâmoison extatique, mais je ne savais pas le premier mot de la langue amoureuse. J'ai voulu étudier le vocabulaire de la passion dans les romans du jour, les drames et les comédies, espérant trouver dans ces lectures diverses formules aux sentiments qui m'agitaient; mais toutes les déclarations d'amour imaginées par les poètes me parurent froides, ampoulées, sottes, invraisemblables. Jamais je n'aurais eu la hardiesse de parler ainsi à une femme, moi dont les lèvres se refusaient à répéter les belles et sublimes choses que leur dictait

mon cœur. Que vous dirai-je! j'en vins à me juger indigne de ces splendides beautés qui passaient sous mes yeux ardents, au son d'une voluptueuse musique, emportées dans le tourbillon des valse lascives. Sur les épaules blanches et nues, à la dérobée, je jetais des regards gloutons. M'enivrant de sourires vermeils, rougissant sous l'éclair de deux beaux yeux, je tressaillais au frôlement d'une robe. Bentré chez moi, dans ma solitude, j'avais toutes les audaces; mon imagination soulevait tous les voiles; et ces belles jeunes-filles, je les voyais encore passer dans mes rêves et je les couvrais de baisers éperdus; mais, le lendemain, dans le monde, devant elles, je redoublais de timidité, triste réaction! Heureusement la multiplicité de mes désirs me sauva d'une passion qui eut pu me devenir fatale par son inassouvissement.

Cependant, je voyais toutes les amoureuses de mes songes, dont quelques-unes m'auraient bien accueilli peut-être, je les voyais, une à une, se laissant conduire à l'autel par un autre plus heureux ou plus hardi. Je me résignai. La force de volonté acquise dans ma vie claustrale me servit à réprimer le cri brutal de la chair. Pour moi d'ailleurs la continence était depuis longtemps une habitude; j'achetai mon étude et, dès lors, les soins de ma fortune devinrent mon unique préoccupation. Je me murai dans mon égoïsme comme le cloporte dans sa carapace; je renonçai à l'amour et je devins le sceptique que vous savez. Mes amis prirent au sérieux mon sang-froid et mon indifférence; jamais ils ne soupçonnèrent le volcan étouffé sous les neiges.

O Berthe, c'est vous que j'ai le plus aimée. Les douces heures que j'ai passées près de vous, dans le salon de Laissac! Que de fois je fus sur le point de tout vous dire mais, le moment venu, je manquais de courage. Si j'avais parlé! peut-être... Il est trop tard maintenant; mais ce secret qui fit le tourment de ma vie, un mal dont je mourrai, je ne veux pas l'emporter dans la tombe.

Adieu, Berthe, souvenez-vous de moi, et enseignez mon nom à vos enfants.

— Pauvre homme! dit la jeune femme, en tendant la lettre à son mari.

— Imbécile! fit M. de Girvais, après avoir lu.

Deux mots de pitié et d'ironie, ce fut toute l'oraison funèbre du notaire amoureux.

Malheur aux timides!

HYACINTHE GISCARD

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 1^{er} au 6 juin 1867.

MENTON. b. *Joseph et Marie*, français, c. Fornari, fûts
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
SANREMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzolo, briques
NICE. b. *Marie*, français, c. Constantin, m. d.
MARSEILLE. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
ID. b. *Vierge des Anges*, français, c. Palmaro, m. d.
GOLFE JUAN. b. *St-Joseph*, id. c. Cairasco, sable
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
DIANO MARINO. b. *St-Augustin*; italien, c. Codda, ardoises
TOULON. b. *Jeune André*, français, c. Palmeri, chaux
GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, sable
ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
FINALE. b. *Trois frères*, italien, c. Ginocchio, id.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Gabriel, sable
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
ID. b. *Sirène*, italien, c. Massafarro, ferrailles
GÈNES. b. *Conception*, id. c. Chiossa, riz
VILLEFRANCHE. b. *Marin*, français, c. Arnulf, chaux
GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, id. c. Ricord, sable
ID. b. *St-Ange*, id. c. Gabriel, id.
ID. b. *Elvin*, id. id. id.
NICE. b. *Pauline*, id. c. Porcelle, m. d.
GOLFE JUAN. b. *St-Joseph*, id. c. Cairasco, sable
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.

CASSIS. b. *Souvenir*, français, c. Mireur, chaux
 MARSEILLE. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Palmaro, m.d.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ST-TROPEZ. b. *Sylphide*, français, c. Corras, vin

Départs du 1^{er} au 6 juin 1867.

GOLFE JUAN. b. *Elan*, français, c. Gabriel, sur lest
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 CETTE. b. *Joseph et Marie*, id. c. Fornari, fûts vides
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, s. lest
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *St-Ange*, français, c. Gabriel, id.
 NICE. b. *Marie*, id. c. Constantin, id.
 ID. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzoli, id.
 MENTON. b. *St-Michel Archange*, français, c. Palmarovin
 ID. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, m. d.
 NICE. b. *Pauline*, id. c. Porcelle, sur lest
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. b. *St-Augustin*, italien, c. Codda, ardoises
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Davin, s. lest
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.
 TOULON. b. *Jeune André*, id. c. Palmeri, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Gabriel, id.
 MENTON. b. *Caroline*, id. c. Vincent, fûts vides
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 FINAL. b. *Sirène*, italien, c. Massafarro, ferrailles
 CANNES. b. *Conception*, id. c. Chiossa, riz
 VILLEFRANCHE. b. *Marin*, français, c. Arnulf, s. lest
 GOLFE JUAN. b. b. *St-Joseph*, id. c. Cairasco, id.
 ODESSA. brick *Alswold*, anglais, c. Simpson, sur lest
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 MENTON. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, m.d.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

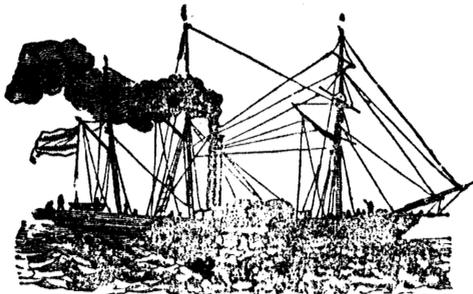
UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les autres branches de l'instruction.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 4 h. 1/2 du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir. | 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
 3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. | 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

En vente à l'imprimerie du Journal :

La Sténographie

PAR CH. TONDEUR

Commission en Librairie, abonnement aux journaux.

PORTRAITS & PAYSAGES VUES DU PAYS

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension,

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.